

La mortelle condition de M. Kundera

Milan Kundera, *L'Immortalité*, traduit du tchèque par Eva Bloch, Paris, Gallimard, 1990, 412 pages.

Nicolae Popescu

Volume 32, numéro 5 (191), octobre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31945ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popescu, N. (1990). Compte rendu de [La mortelle condition de M. Kundera / Milan Kundera, *L'Immortalité*, traduit du tchèque par Eva Bloch, Paris, Gallimard, 1990, 412 pages.] *Liberté*, 32(5), 154–156.

NICOLAE POPESCU

LA MORTELLE CONDITION DE M. KUNDERA

Milan Kundera, L'Immortalité, traduit du tchèque par Eva Bloch, Paris, Gallimard, 1990, 412 pages.

Une fois qu'on a postulé l'insoutenable légèreté de l'être, il semble fatal qu'on doive en arriver à rien de moins que l'immortalité... Le dernier roman de Milan Kundera porte pourtant bien mal son nom. L'auteur a beau empiler tous les Bettina von Arnim, Goethe, Hemingway et Robert Musil de la terre, il n'empêche que l'assemblage ainsi obtenu, ce panorama en trompe-l'œil, faux décor ou fanfreluche (selon les sensibilités), n'atteint dans le meilleur des cas que la consistance d'un «*Allô Police pour intellos*», si on me permet d'emprunter l'expression d'un bon ami qui qualifiait ainsi les livres de Guido Ceronetti. M. Kundera, lui, est, à n'en pas douter, un auteur *actuel*. Il s'adresse avec une satisfaction mutuelle et partagée à ces gens qui aiment leur saumon, rosé, leurs lunettes, fumées, et leurs opinions, forcément toutes faites, taillées de préférence sur la plus récente des mesures.

La dernière offrande de M. Kundera, par ailleurs fort bien charpentée dans sa forme (mais enfin à chacun sa silhouette sans hourras ni huées), nous laisse un goût amer. Agaçante et facile est cette façon qu'a l'auteur de se mêler d'Histoire, afin de mieux le faire défiler par la petite porte

de service de son aigreur, et au bénéfique symétrique des putasseries de ses protagonistes. Peu m'importent les mésaventures conjugales de Goethe, la réalité de son œuvre dépassera toujours les cancons des biographes. M. Kundera devrait le savoir. À moins qu'il ne soit disposé lui-même à révéler illico ses propres insuffisances, et à se montrer pour une fois, selon le mot de Beckett, moins intelligent que ses propres personnages. M. Kundera s'en gardera bien.

Son roman traite autant d'immortalité que j'ai envie de me faire pape. Il y a bien sûr malentendu. Le dernier roman de Kundera, tout comme ceux qui l'ont précédé d'ailleurs, traite essentiellement de cul. Le cul comme but, moyen, forme et substance. Le malentendu est double. Dans une entrevue récente, M. Vintila Horia a pu qualifier notre auteur de «pornographe». Nous ne savons ce qu'il entendait précisément par là, mais il se peut que cela se rapportât aux périodiques facéties d'adolescent dont M. Kundera émaille son texte, avec plus ou moins de bonheur (selon les sensibilités). Le malentendu est double, car on a fait de Kundera l'écrivain d'un amour de l'amour, d'une nostalgie informe, celle d'un espace révolu où les dîners ne pouvaient se dérouler qu'à la lueur des chandelles, et où la musique tenait lieu de parole. Entre temps M. Kundera nous a habitués aux vents et borborygmes divers qui interrompent et brisent net ce qu'il n'a jamais prétendu être. Mais son univers, celui qu'il choisit de nous montrer et dont fort peu mesurent l'étendue exacte, nous apparaît autrement plus sordide. Un univers où les promesses ne sont jamais tenues, car elles n'avaient jamais été faites, et même si cela avait été, elles se seraient alors révélées mensonges. De pitié en pathos, de pathos en sensibleries, et de là au lit. Le cul selon Kundera me désespère.

Son univers est raréfié, impropre à l'imitation. Pour quelqu'un qui cherche sa légitimité romanesque dans l'Histoire, voilà qui présage plutôt mal.

De là, peut-être, la raison des récentes impulsions dide-rotiennes de M. Kundera, qui se permet maintenant de prendre l'affiche dans ses propres écrits. Non content de manipuler à souhait ses personnages, il s'offre le luxe maintenant de discuter de plain-pied avec eux, avec nous, avec son alter ego, voire avec lui-même... Tout cela nous paraît artificiel et surfait. Paradoxe qu'on réduira en disant que M. Kundera par ces entourloupettes veut nous faire croire à notre intelligence à l'exacte condition que nous reconnaissons la sienne. Il veut que, riant des autres, nous nous sentions supérieurs, mais non à lui, et oublions que lui également se rit, mais précisément de nous. Tous moquant chacun, le rire devient dès lors cacophonique et absurde; et la méchanceté dicte sa loi. Méprisant le personnage, le lecteur ultimement se méprise lui-même. Et l'auteur qui force au mépris ceux à qui il donna vie, et qui sont nos frères, ne mérite aucunement nos hosannas. Voilà peut-être la différence entre un roman et un pamphlet.

M. Kundera a le droit le plus sacré de se fâcher devant la laideur ambiante. Il a par ailleurs le devoir d'en exprimer l'improbable beauté. Nous n'attendons pas de lui qu'il s'adonne à ce que la moins bonne part de nous-mêmes nous suggère quotidiennement. M. Kundera devra réapprendre à nous surprendre, à la lettre et dans tous les sens.